



férée? Le narcissisme des laids a cet avantage : le temps leur donne toujours plus raison.

Publié en 1946, « L'asphyxie » ne rencontra aucun succès public, comme tant de ses livres, mais valut à Violette Leduc l'amitié de Nathalie Sarraute. Elle se vécut dès lors comme la sœur jumelle de Sachs et de Genet, ces saints à rebours, capable aussi de mettre fin en un mot à des amitiés anciennes, sans cesse sauvée du suicide par la peur de priver le monde d'un phénomène. C'est en 1963 seulement, avec l'aide de Beauvoir et de Sartre, ses « parents » littéraires, qu'elle rencontra le succès pour « La bâtarde » — même si le livre fit d'elle un cas littéraire plus qu'un écrivain. Un cancer généralisé, une maladie grandissante de la persécution ternirent pourtant la fin de sa vie : ses gestes étaient espionnés, des intrus venaient vider son deux-pièces ou trafiquer ses manus-

crits, comme si les victimes du marché noir et les juifs que Sachs avait rackettés revenaient lui demander des comptes. Il ne lui restait qu'à écrire, entre deux électrochocs, « La folie en tête » et « La chasse à l'amour », dans un style épileptique et baroque, fleurs de rhétorique jaillies d'un terreau acide. « Son inconscient était résolument optimiste, soutint Beauvoir, il ne croyait pas à la vieillesse, à la mort, aux délires qu'elle s'inventait. » Il n'empêche : pour ce « monstre de chasteté forcée », la gloire semble bien avoir été le seul antidote au malheur d'être né. Elle s'était tout entière réfugiée dans la fiction, de son vivant. Désormais, elle repose en paix, dans le cimetière de Faucon, en plein Comtat Venaissin. ■

« Violette Leduc », de Carlo Jansiti (Grasset, 488 pages, 155 F).

Violette Leduc chez elle, en mai 1970